

AMAR

avec les lunettes



ANNIE VA AU CINÉMA

Les studios Action sont les seuls à Paris à nous étonner constamment par la qualité (et souvent la rareté) de leurs rééditions (on a pu voir récemment 3 merveilles « dépoissierées », « Autant en emporte le vent », « Le magicien d'Oz » et surtout « Les aventures de Robin des Bois »). Ils ont encore frappé. Deux rééditions à ne pas manquer depuis le 8 mars : « Le bal des sirènes » (Bathing Beauty), 1943, de Goerges Sydney, avec Esther Williams et l'innéparable Red Skelton. Pour les fans de comédie musicale, d'Esther Williams, et surtout de ballets nautiques. Esther la sirène n'est montrée que trop rarement sur les écrans pour qu'on se permette de la snober. « Freaks » (La monstrueuse Parade), 1932, de Tod Browning. Les vrais monstres du cirque Barnom et leur cortège (au rythme de l'incantation célèbre « Gabba, Gabba Hey ») de cruautés sont de retour.

Ce film-curiosités s'est vu restituer deux plans encore jamais montrés en France. (Ce n'est cependant pas la version intégrale, le film ayant été copieusement amputé lors de sa sortie : ces vrais monstres « font » trop vrai. On est loin du charme désuet de Frankenstein).

Autre réédition Action : le 29 mars, un chef d'œuvre de Richard Brooks (Graine de violence, Bas les masques, La chatte sur un toit brûlant, Doux oiseau de jeunesse) : « El mer Gantry le charlatan ». Un Burt Lancaster au sommet de sa forme vend des potions on ne peut plus douteuses. Jean Simmons et Shirley Jones sont de la partie. En parallèle, vous aurez droit à un festival Richard Brooks dont certaines merveilles sont des plus intéressantes.

Rééditions en prévision : une très drôle comédie de Frank Capra, « Arsenic et vieille dentelle », 1944, avec le pétillant Cary Grant. Un classique du Western « Bronco Apache » de Robert Aldrich, 1954, avec toujours Burt Lancaster, cette fois en Indien au torse puissant et Jean Peters en squaw.

■ P.E. Vincent

NOUVELLES

- Guy Debord a été contacté par Mac Laren le manager des Sex Pistols.
- Jonny Rotten se fait dorer la pilule en Jamaïque.
- Lucky Strike revenu des États-Unis.
- King's Steet est maintenant dans les circuits touristiques.
- Réédition de Jonhny Burnette et son Rock'n Roll trio (voir numéro 3).
- Bowie va produire le prochain 33 tours de Talings Heads et le 1er de Devo.
- Grande tournée de Bowie en Angleterre, il vient à Paris en mai.
- Une nouvelle boîte branchée vient de naître, le Palace (ancien théâtre). Grace Jones l'aurait inauguré par un tour de chant.

Cherchons toujours diffuseurs, remise de 1,50 F par numéro, nous contacter.

Le numéro 5 sortira le 31 mars.

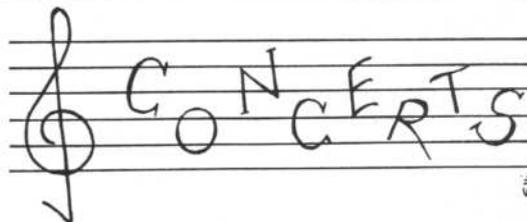
Photo couverture : Nicolas Testu.

Adresse courrier : 14 avenue Daumesnil, 75012 Paris.
Téléphone : Jean-Pierre entre 12 et 13 h : 628.49.11.
Luc : entre 13 et 15 h : 344.69.05.



Directeur de publication :
Jean-Pierre Petit
Rédaction :
Luc Lagarde
Jean-Pierre Petit
Laurent Shuster
Walter Stirati
Nicolas Testu
Collaboration :
Jean-François Charpin
Zozo de Filippi
Pascal Farrey
Anne-Claude Kieffer
Patrick Lesage
Elli Medeiros
Jollette Painvin
Sylvain Souche
P.E. Vincent
Imprimé par Edit 71

9 rue Auguste Mé-
tievier 75020
**Composé par Germin-
nal :**
33 boulevard St
Martin 75003
**Numéro de dépôt
légal :** 45131
**Commission pari-
raire :** en cours
Adresse (courrier) :
1 avenue Daumenil,
75012
**Édité par l'associa-
tion :** les joyeux
compagnons de l'âge
atomique



MARIE ET LES GARÇONS : les dernières nouvelles du groupe lyonnais remontent au quarante-cinq tours et au concert de MOUFFETARD en décembre — depuis un long silence — un mois, deux mois, trois et voilà soudain une avalanche d'informations — MARIE ET LES GARÇONS prépare un trente-trois tours qui s'appellera : ATTITUDES et qui sera produit par JOHN CALE — Cela sera une nouvelle maison de disques qui sortira le disque puisque REBEL RECORDS disparaît pour faire place à SPY RECORDS conduit par MICHEL ESTEBAN et JOHN CALE. Mis à part l'enregistrement du trente-trois tours, MARIE ET LES GARÇONS est un groupe qui ne chôme pas puisqu'il entame une tournée dans le sud dont nous ne connaissons malheureusement pas les endroits précis et les dates — puis il s'envolera pour NEW YORK où il jouera le 14 mars puis dans le NEW JERSEY le 20 mars. Ils reviendront ensuite à PARIS où ils assureront la première partie de PATTI SMITH le 26 mars au Pavillon de Pantin et c'est pas fini, une tournée avec la même PATTI SMITH dans toute la FRANCE (en particulier LYON, MARSEILLE).

STINKY TOYS. Le 13 mars, ils rentrent en studio pour réaliser la maquette de leur prochain quarante-cinq tours — là aussi pour STINKY TOYS, les informations ne manquent pas : les ventes du trente-trois tours approcheraient déjà 7 000 sans l'ANGLETERRE où il n'a pas encore été exporté — plusieurs tournées sont prévues dont voici les dates pour la FRANCE (la deuxième était prévue pour le milieu avril en HOLLANDE) :
15-15 mars : BELGIQUE — 17 mars : LYON — 25 mars : SALONS-DE-PROVENCE — 28 mars : DRAGUIGNAN — 29 mars : TOULON — 30 mars : BRIGNOL — 1er avril : NICE — 3 avril : BANDOL — 4 avril : CANNES — 5 avril : FRÉJUS.

Ah ! si chaque groupe français nous envoyait autant d'informations, mais ne rêvons pas !!!



MUHAMMAD ALI :

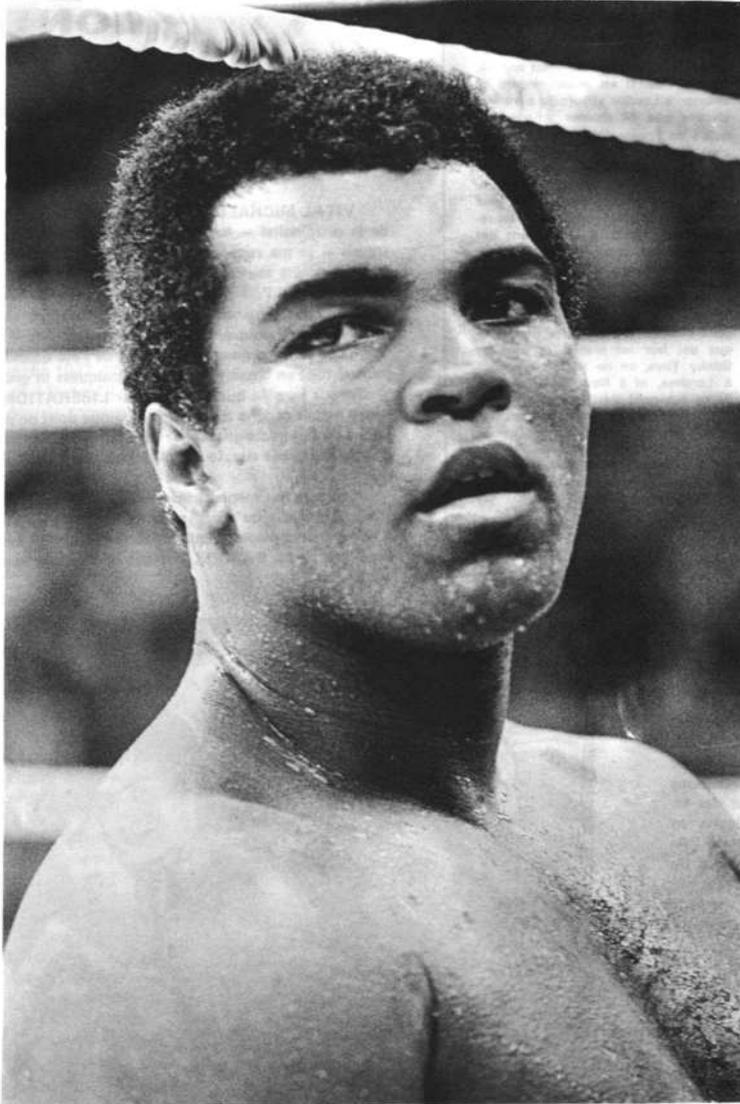
A HAUTEUR DE SOLITUDE

Muhammad Ali a regagné la pénombre et les réseaux de radio-télévision du monde entier annoncent la nouvelle : les récepteurs sont allumés, les automobiles jettent cette unique information à tous les carrefours, sur toutes les routes : **Cassius Clay** ne joue plus. **Muhammad Ali** a perdu. Le vainqueur s'appelle **Léon Spinks**. Dans les bureaux du *Times*, on imprime quelques vers de Shakespeare en tête d'un article sur l'illustre boxeur. Tu l'as compris, lecteur : ils ont fait de **Cassius Clay** un héros shakespearien. Ils ont fait de **Muhammad Ali** un dramaturge. Au vrai, ne l'était-il pas ? **Muhammad Ali** ne pouvait être autre chose qu'un nœud dramatique mordu à vif par tous les vents de la victoire : d'une victoire promise et convoquée jusqu'à cet ultime combat où elle se déroba ; c'est alors que cédant aux instances d'une logique impérieuse, il décida de se retirer.

« C'est de bonne guerre que j'ai perdu contre **Spinks**. J'ai fait les choses comme il fallait les faire et j'ai perdu. J'ai perdu tout simplement parce que **Spinks** était meilleur ; c'est tout. Ce n'est qu'une nouvelle expérience dans ma vie ; il n'y a pas de quoi pleurer pour ça ».

Fair-play, **Cassius Clay** ne l'aura pas toujours été. **Jack-Alain Léger** (ex-dashiell hedayat) parle de lui en ses termes : « Une parfaite adéquation des moyens aux fins qu'ils se propose et cette indiscutable supériorité... ce calme des forts qui chez lui ne résulte pas bêtement des apparences du sang-froid — loin de là — mais bien de savoir invectiver l'ennemi, délier et clamer sa peur plus bruyamment que l'adversaire plutôt que de la cacher par pudeur... En un mot, savoir être fou. Et cette folie, la dominer. »

Le mouvement de ses humeurs, son irascibilité même lui conféraient, n'en doutons pas, une force étonnante. Précisément parce qu'il en venait à s'oublier dans le tourbillon du jeu et que s'oublant, il nous revenait carapaçonné, recouvert d'une peau plus dure et plus ardente de s'être compromise dans le soufflé des colères les plus extrêmes. Là était sa force. Là résidait aussi la preuve manifeste de son humilité. D'une humilité confinante à l'orgueil. Par humilité, entendez non point la modestie mais plutôt ce besoin irrépressible de se surpasser qui dans un premier temps se veut la négation d'une identité misérable. L'orgueil en est le signe second.



L'orgueil est ce projet d'un sceau plus large dont l'humilité est le premier stade puisqu'à fomenter semblable projet on ne peut d'abord que mépriser son identité brute. Ainsi, sur le ring, ce sont bien des corpshumbles que nous voyons se débattre. Humbles jusqu'à en perdre la notion de soi. Mais ce sont aussi les gestes

de l'orgueil que nous voyons s'animer, en un précipité que suractivent les cris et les clameurs de la foule. La foule signe avec le boxeur un contrat de vertige où son orgueil s'élance jusqu'aux limites du possible. Pourtant... Ces cris et ces clameurs ne sont rien. L'homme est seul à se battre. Et s'il veut être le meilleur, ce n'est

pas pour avoir un quelconque pouvoir, mais bien pour être récompensé des contractions de sa solitude. L'orgueil, c'est aussi cela : l'essence inéchangeable qu'engendre le spectre de la solitude. L'orgueil est l'énoncé de la solitude. Ce n'est qu'à hauteur de solitude que l'orgueil se met à parler. Et voilà ce qu'il dit :

« J'aurais aimé garder le titre (de champion du monde) pour encore quinze ans ; le plus grand record atteint par aucun homme, qu'il fût noir ou blanc. Pas même un président ne l'a atteint. J'aurais aimé ça ».

Et il ajoute, non sans lucidité : « Mais on doit regarder la réalité en face. Nous finissons tous par tomber. Et cela vous rend triste, mais vous avez toujours pour le restant de votre vie, l'assurance que vous avez été un gagnant jusqu'à la fin. »

Humble devant le sort qui lui fut imparti, **Muhammad Ali** sut s'en aller au moment où il le fallait et ne pas persister dans le ridicule de l'athlète vieillissant. Il a regagné la pénombre, celui qui eut le mérite de conférer à la boxe un caractère de drame qu'elle avait rarement eu. Les épithètes pourraient pleuvoir à son propos : roi shakespearien, noir incendie, zarathoustra de suie et d'acier, loup fracassé au firmament de l'Amérique, qui reconnît son adversaire et quitte la lumière parce qu'il sait l'heure du repli venue. **Muhammad Ali** est tout cela mais en même temps il est plus que cela puisqu'il est ce corps hautement contracté qui se fraie un passage dans la sphère nue et désolée d'une solitude qui l'a toujours accompagné, même à l'instant crucial de sa gloire la plus parfaite. Et l'on peut supposer qu'il se considérera dans la lumière du déclin comme il s'est toujours considéré sous les projecteurs du succès : seul. Seul avec son orgueil et la royale humilité de son orgueil. Seul avec l'extinction de ses colères passées mais ne croyez pas pour autant qu'il ne brûle plus. Loin de subir l'attrait des nostalgies, **Cassius Clay** se conjugue toujours au présent, même dans le déclin. S'il a perdu son goût de l'invective, c'est tout simplement qu'il ne se bat plus. Mais hors de la scène, l'acteur s'abîme encore dans les voiles de sa destinée solitaire. Ses muscles, ses nerfs, et sa peau l'accompagnent en frémissant. La vie. Une sombre connaissance où le goût de l'héroïsme injecta sa brûlure la plus vive.

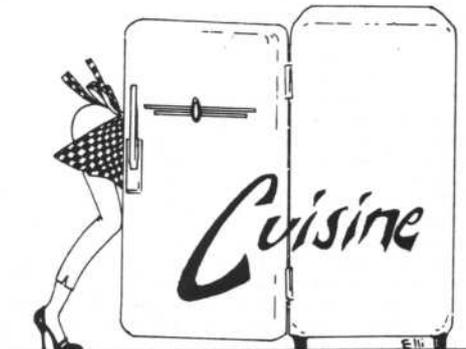
■ Luc Lagarde

OSSO BUCO AL VINO ROSSO

Ingrédients pour douze personnes : 12 rouelles de veau de 230 g chacune — 2 oignons — 2 carottes — 2 branches de céleri (facultatif) — 2 verres d'huile — 4 cuillerées de concentré de tomate — 4 cuillerées de farine — 4 verres de vin rouge (pas n'importe quoi) — 2 gousses d'ail — romarin, persil, sel, poivre, cannelle.

Préparation : 5 mn, cuisson : 2 h 15.

Hachez finement les légumes et faites-les revenir dans l'huile. Passez les rouelles de veau dans la farine et mettez-les avec les légumes. Faites dorer le tout. Salez, poivrez et arrosez avec le vin. Quand il est évaporé, ajoutez la sauce tomate délayée dans un peu d'eau. Couvrez et laissez cuire à feu doux pendant deux heures en remuant de temps en temps (ma non troppo). En fin de cuisson, ajoutez le romarin, le persil et l'ail. Mélangez bien et servez chaud.



TAGLIATELLE VERDE AL QUATTRO FORMAGGI

Ingrédients pour 12 personnes : 1 200 g de tagliatelles vertes — 200 g de mozzarella — 200 g d'emmental — 200 g de fromage de Hollande — 200 g de parmesan rapé — 1 600 g de beurre — 4 verres de lait — sel.

Préparation : 1 heure avant, cuisson : 10 mn.

Mettez dans le lait tiède la mozzarella, le fromage hollandais et l'emmental coupés en dés. Laissez pendant 1 h. Faites cuire les pâtes dans l'eau salée. En fin de cuisson, mettez-les dans un plat chaud, arrosez-les avec du beurre fondu et le parmesan rapé. Ajoutez les fromages fondus dans le lait. Mélangez bien et assaisonnez avant de servir.

■ Gina Casagrande-Fioretti

REVEILLEZ-VOUS

Annie a, dans ses trois précédents numéros, laissé une large place à la plupart des groupes de la scène parisienne en essayant de bousculer cette scène qui était morte avant de naître. Et nous sommes à cours de sujets pour ce numéro car nous avons fait le tour des groupes existants et depuis deux mois aucun événement ne peut susciter un article. Le manque d'initiative des groupes parisiens est flagrant. L'esprit des groupes français est aussi petit que cette annonce lue dans Libération : « groupe punk rock cherche batteur moyen », il y a de quoi désespérer.

La plupart des groupes parisiens ont les yeux braqués sur Londres, car pour eux « Londres c'est la ville du rock », ou encore « les kids anglais aux ils bougent ». Seulement à Paris, les groupes ne font rien pour faire bouger les « kids ». En Angleterre, les groupes trouvent des salles pour jouer, organisent des concerts à 18 h pour qu'un public le plus large possible puisse venir. A Paris, la plupart des groupes vont jouer au Gibus (l'endroit sacré qui signera leur enterrement) ils se complaisent à jouer devant le public Gibusard (concentré de ringards, une petite intelligentsia parisienne, vieillotte, minable). Alors qu'il y a plus de 1.000 salles de spectacles à Paris (le théâtre Moutetard ne demande qu'à organiser des concerts). Annie a essayé de casser ce circuit en organisant des concerts dans les facultés de Tolbiac et de Jussieu, avec deux nouveaux groupes : État d'Urgence et Dead End.

De plus, au niveau musical et de

l'image, les groupes parisiens ont toujours un train de retard sur les scènes d'outre-manche et d'outre-atlantique. En France on plagie trop les groupes à succès de Londres ou de New York. Par exemple : en Angleterre beaucoup de groupes de la new wave se sont donnés un caractère social-politique. En France, certains groupes ont essayé de reprendre cette image. Alors que le passé politique français est surchargé par rapport au passé politique anglais qui, lui, par contre, est complètement vide. Il est moins ringard de chanter « London's Burning » en Angleterre que de chanter « Paris-Maquis » en France. Car « Paris-Maquis » c'est tout de suite la nostalgie des années 68, les manifs, les maquis, les pavés, quel rien d'original ! Heureusement aucun groupe français n'a joué avec une grande photo derrière lui représentant des CRS matraquant des manifestants, cela aurait été gros. Actuellement les scènes anglaises et américaines se renouvellent, en France on s'accroche toujours aux années 76. En France le seul groupe qui a pour l'instant une image et une musique qui leur est propre, ce sont les Stinky Toys, on ne les retrouvait ni à Londres, ni à New York, de plus ils ne subissent pas les retours de la mode punk car ils ne l'ont jamais été.

Néanmoins, ANNIE continue d'espérer ouvrir largement ses colonnes aux groupes de la scène française et espère organiser de nouveaux concerts si les groupes nous en donnent les moyens.

■ LARS

UN REGARD SUR LE MONDE DE BAZOOKA

VITAL MICHALON EST UN CON MORT ! le scandale éclata vite dans le monde clos de la marginalité — toutes tendances réunies — extrême-gauche, écologistes et prophètes transis — je me rappelle les discussions passionnées qui suivirent ce numéro de LIBÉRATION — je me souviens de mon soulagement à mon retour de MALVILLE — phrase-choc qui fit sur moi l'effet d'une chasse d'eau — tout ce que j'avais pu ressentir en deux jours résumés en six mots comme un laxatif salutaire et tous ces gens qui n'avaient pas été à MALVILLE de pousser des cris de coqs écorchés — le scandale BAZOOKA éclatait.

Tout avait commencé au début de l'été quand les lecteurs indignés avaient leur journal tout en dessins — photos décalquées et gribouillages — un corps étranger venait se greffer sur leur vie quotidienne, leur LIBÉRATION tabou/e — jusqu'à présent, la nouvelle vague n'était qu'une curiosité zoologique dont on pouvait parler en bien ou en mal dans les salons de l'extrême-gauche : « un nouveau phénomène my dear friend !!! » et puis là, soudain, c'était chez eux, leurs valeurs sacrées intouchables attaquées dans leur quotidien favori —

Lecteurs qui menacent de venir à LIBÉRATION casser la gueule à BAZOOKA, photographes indignés qu'on se serve de leurs photos à des fins aussi malhonnêtes, un SERGE JULY plus napoléonien que d'habitude qui doit éviter une rupture du comité de rédaction coupé en deux. BAZOOKA faisait une entrée remarquée dans le monde des institutions marginales.

Ce matin-là, CHAPIRON en gribouillant nerveusement sur la maquette VITAL MICHALON est un con mort ! ne devait pas imaginer les répercussions qu'aurait cette simple phrase sur des esprits surchauffés par les idéologies en vogue — et pourtant, l'histoire de BAZOOKA ne remonte pas à ce début de mois de juin où les dessinateurs de BULLETIN PÉRIODIQUE viennent subrepticement collaborer à leur première maquette dans LIBÉRATION !

L'équipe BAZOOKA existe en fait depuis quatre ans — copains de rencontres aux BEAUX ARTS, ils fraternisent très vite pour former rapidement une bande d'emmerdeurs rapidement détestés du reste de l'UV — venant réparer leurs mobylettes jusque dans l'amphi-même, ils dérangent dans leurs comportements libertaires — assez politisés, ils sont déjà en rupture par rapport à l'underground parisien, enfermé dans un regard narcissique nombriliste —

D'abord fascinés par les comics américains, il s'agit de se trouver son propre style qui ne viendra pas tout seul — travail de recherche qui se fait par à-coups — expériences renouvelées qui se succèdent — il faudra quatre journaux avant que BAZOOKA devienne ce que l'on connaît d'eux — un premier fanzine BAZOOKA suivi par LOUKOUM, puis DÉGAGE SUR LES OREILLES (avec la participation d'autres dessinateurs) et puis il y a deux ans le premier BULLETIN PÉRIODIQUE qui préfigure la période actuelle — les temps ont changé et forcément avec les expériences, un style s'est affiné et les influences ont changé — les comics américains deviennent une lointaine référence, la peinture moderne, l'art soviétique prennent le pas et surtout un graphisme BAZOOKA est né qui prend une importance particulière dans la période donnée.

« Dictature graphique » concept-gag ? sans doute mais on retrouve nos joyeux lurons à l'ÉCHO DES SAVANES, BD, CHARLIE-HEBDO, HARA-KIRI, LIBÉRATION et puis surtout comme d'habitude quand quelque chose de primordial et de nouveau apparaît, tout le monde veut faire du BAZOOKA et les sous-produits ne manquent pas mais il faudra qu'ils se dépêchent car déjà REGARD

SUR LE MONDE apparaît qui marque un stade supérieur dans le graphisme de l'équipe — cette fois, tous les moyens sont réunis pour faire un bon boulot, une reconnaissance culturelle qui permet d'aller plus loin librement, un terrain d'expérience plus élargi et un style qui évolue sans cesse — l'image devient plus straight, et on peut fouiner dans une multitude de détails — l'actualité du monde, le sujet en or pour les graphistes de BAZOOKA, tout est réuni, on fabrique ainsi des images-choc / froides qui sont le reflet exact de ce que vous vivez, à l'encontre du téléx qui vient vous verser ses dégueulés d'actualité.

Il n'y a plus de nouvelle vague — la simple idée d'un mouvement est devenue anachronisme et l'importance du travail de BAZOOKA ne réside pas tant dans le graphisme que dans ses méthodes d'activités qui en soi symbolisent tout un nouvel état d'esprit et des valeurs nouvelles — groupe d'activité restreint qui s'entend bien et où les sensibilités se complètent — si la provocation, en effet fut un détonateur pour BAZOOKA, il serait vain de réduire leur seule activité à celle d'une bande de troubleurs — chacun travaille sur son domaine favori et une confrontation a lieu qui permet une discussion

sur tous les sujets — ainsi l'équipe de BAZOOKA peut s'enrichir de ses différences et c'est assez exemplaire — la provocation n'est qu'un des aspects (le plus spectaculaire, soit !) de BAZOOKA et auquel il ne faut pas accorder la primauté — d'autant plus que les temps changent et que c'est plutôt maintenant un approfondissement des acquis de l'année dernière qui semble s'opérer !

Il n'y a plus de mouvement, disais-je, et surtout maintenant des recoupements partiels, temporaires entre groupes d'activité — des aiguillons qui, ici ou là, viennent saper les valeurs intouchables — à chacun son job, et le travail de saper s'opère en douceur, sans qu'il y paraisse — ainsi, on n'a pas fini de voir les retombées de BAZOOKA — je dirais même que personne n'a encore réfléchi sur toute la révolution qu'a été ainsi créée dans les esprits — cette façon de lancer un nom : BAZOOKA tout en gardant son intégrité, en devenant pour le public un mystère — mais qui est donc ce BAZOOKA qu'on voit partout, sans dévoiler ses batteries, en se permettant ainsi de pouvoir réapparaître sur le terrain choisi est vraiment un phénomène très complexe — il n'y a plus d'idéologie, simplement des groupes d'individus qui s'agitent ici et là et ça, c'est

neuf !

A l'heure où paraître ce numéro d'ANNIE AIME LES SUCETTES, un phénomène banal aura eu lieu, les élections législatives qui occupent les esprits de tout ce petit monde de l'extrême-gauche — pendant que les fats s'occupaient des basses affaires politiques, d'autres bossaient dans l'ombre préparant une situation nouvelle et encore une fois, au niveau des valeurs, les gens subiront des chocs, des réactions qu'ils aimeront ou détesteront, sans s'apercevoir du travail en profondeur effectué — vision superficielle du monde où les images se succèdent à une vitesse telle que tu ne réfléchis plus, cerveaux enregistreurs qui se contentent de la réception — la tête de l'humain ressemble de plus en plus à un gigantesque estomac surchargé d'informations bien grasses et de réflexions malignes — REGARDS SUR LE MONDE, c'est un peu l'exact photographie de ce qui vous attend si vous continuez à jeter ces expressions de dédain sur tout ce qui vous choque et vous dérange dans votre digestion d'animaux humains trop bien apprivoisés.

■ Johnny Geule d'Amour
Photo : Nicolas Testu



LA VIE DE L'ATOME

LES SCOOTERS

Les Patinettes à moteur

En 1907, un monsieur appelé **W.C. Johnson** construit un petit engin à roues minuscules. Entre les deux roues il y a une petite plateforme pour le conducteur : il doit rester debout ! Les motards accueillent l'invention avec des ricanements : « It's nothing but a motorised scooter ! » « Scooter » veut dire « patinette ». J'en ris encore : ha ! ha ! ha ! Ces premiers scooters sont quand même utilisés pendant la première guerre en Angleterre et aux U.S.A. (ôzuzza) pour se balader entre les différents bâtiments des usines de guerre. En 1917, **Charron** présente le « motopède » au Bois de Boulogne, mais il faut qu'il attende deux ans avant d'être pris au sérieux. Les Anglais commencent alors à s'enthousiasmer : six marques sortent des scooters. Ils sont plus confortables et moins salissants, il y a même des biplaces. Mais on est toujours debout : on se demande comment le passager est censé se tenir ! Evidemment, la presse ne les rate pas. Les fabricants se rendent compte de leur erreur, mais il est trop tard : le **Reynolds Runabout** et l'**Unibus** (premiers scooters assis) sont condamnés d'avance et l'exploitation est abandonnée assez rapidement. En Allemagne, **Krupp** construit un scooter assez insolite en 1919, mais apparemment il connaît le même sort que ses contemporains.

La Gloire

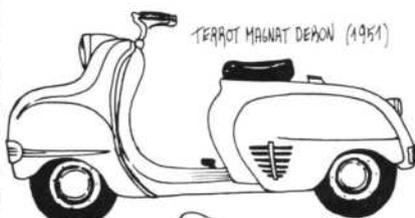
Pendant la guerre **Piaggio** fabrique des avions, ce qui fait qu'en 1945 il se retrouve avec des tas de moteurs de démarreur d'avion et il ne sait pas quoi en faire. Alors il met au point les premiers **Vespas** pour pouvoir les caser. Ce sont des 100 cm³ qui connaissent un succès immédiat. En 1947, **Innocenti** (ex-fabricant de grenades et autres petits jouets) sort le **Lambretta**. Très différent du Vespa, il doit devenir son plus gros rival. A partir de 1950, toutes les autres marques italiennes se ruent : **MV Augusta** (un 125 cm³), **Guzzi** (un 160 cm³ : le Galetto à grandes roues), **Isothermos** (un « grandes roues » aussi), le **Vittoria** (moteur NSU 125 cm³), **Aermacchi** (le Macchi), **Rumi** (le Scialotto et le Formichino). En France, l'armée avait déjà acheté quelques **Vespas** pour les utiliser comme porte-missiles ou porte-bazooka. Et tout d'un coup c'est le délire, chaque marque veut avoir son scooter : **AGF**, **Bernardet** (le Guépard et le Cabri), **Speed** (le Speed et le Mors-Speed), **Paul Vallée** (un 125 cm³), **Terrot/Magnat-Debon** (un 100 cm³), **Motobécane/Motoconfort** (le Mobyscouter, très mignon, et le Mobyscouter), **Peugeot** arrive en dernier, en 1954 (un 125 cm³ à gros nez). L'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne et petit à petit tous les autres pays s'y mettent aussi. Les « rollers » allemands sont particulièrement beaux et j'ai vu un scooter russe, de fabrication récente, à Montevideo il y a un an qui était vraiment à tomber par terre : assez petit (certainement un 49,9 cm³) bicolore blanc et rouge foncé métallisé. Il était à vendre en plus, mais je ne pouvais pas le ramener en avion. Je ne l'oublierais jamais... Le succès des scooters a été vraiment incroyable : un **Vespa** a même partagé la vedette de « Vacances Romaines » avec **Gregory Peck** et **Audrey Hepburn**. D'ailleurs, dans n'importe quel film de cette époque on voit des scooters dans tous les coins. Ils ont failli être interdits à un moment parce qu'ils étaient trop dangereux, mais les différentes marques les ont un peu modifiés pour qu'ils tiennent vaguement la route, et c'est reparti !

Après cette période de gloire, on voit pointer à l'horizon l'ombre des années 70 : les gens deviennent idiots et revendent leurs scooters. En plus, en France, les compagnies d'assurances sont de plus en plus dures. C'est la fin : ils sont coulés. **Lambretta** arrête la fabrication des scooters (en France, en tout cas) en 1971 (ils ne font plus que des 3-roues ou des mini-cars). Seul **Piaggio** continue à fabriquer des **Vespas**...

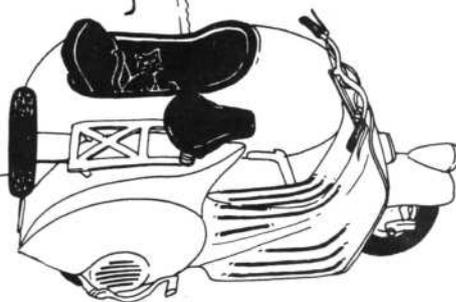
Une lueur d'espoir

Depuis quelque temps, la cote du scooter paraît remonter, surtout grâce aux coursiers. En effet, ils doivent commencer à en avoir marre de mourir de froid et d'être souvent trempés en mobylette, et ils se tournent donc vers les scooters. Ils se payent des engins super-équipés : pare-brises géants munis de boîtes à gants et autres tiroirs fort pratiques, protège-mains avec de la fourrure dedans, porte-bagages télescopiques avec souvent des cantines fixées dessus, plus retroviseurs, clignotants, parechocs et chromes dans tous les sens. Il y a aussi les triporteurs qui sont très pratiques. Ils peuvent transporter jusqu'à 250 kg : parfait pour les amphils ou les caisses de bière. Comment rester insensible devant tant d'avantages !

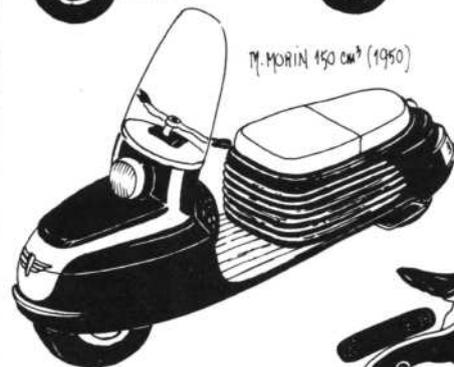
Et comment ne pas espérer que les années 80 seront un nouvel âge d'or du scooter. C'est tellement agréable. On se croirait sur un avion (la bière ou le Mogadon aidant). Allez, trouvez-vous des scooters. Comme ça nous pourrions voir un jour des centaines de joyeux jeunes gens parcourant Paris sur des scooters multicolores. Et j'espère que ça ne va pas trop tarder.



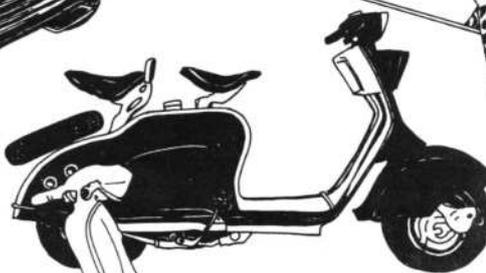
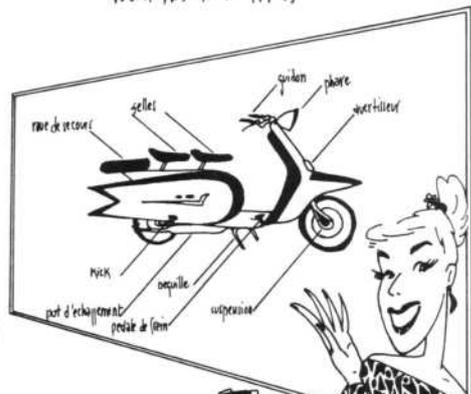
TERROT MAGNAT DEBON (1951)



VESPA 125 ATTELEE (1947)



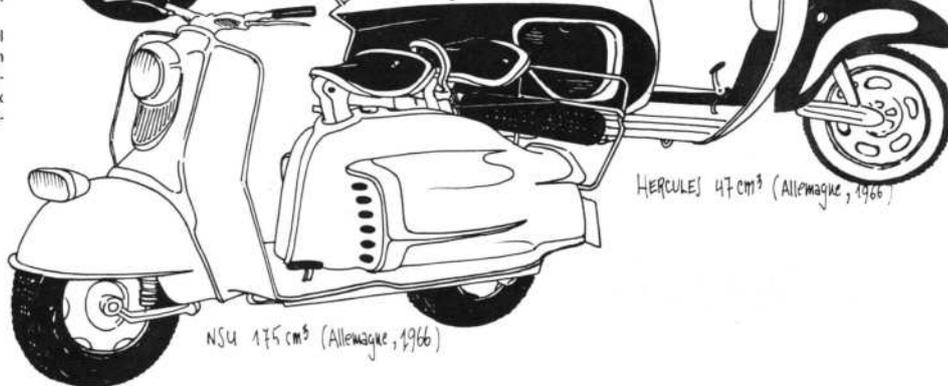
M. MORIN 150 CM³ (1950)



LAMBRETTA 150 LD (1959)



LAMBRETTA 175 TV



NSU 175 CM³ (Allemagne, 1966)

HERCULES 47 CM³ (Allemagne, 1966)

Eli Tedeo

Eli Tedeo



A LONDRES: C'EST LE RIPO



ALTERNATIVE TV

« Mais maintenant, je ne suis guère enthousiaste sur la scène. Si mon groupe ne s'apparente pas aux punks je suis désolé mais je ne changerais pas d'orientations —

Une longue histoire que celle de MARK P — en juillet 1976, il quitte son boulot d'employé de banque pour fonder le premier fanzine punk « Snif fin glue », en attendant de fonder son propre groupe — au passage il fera un passage en tant que directeur dans une maison de disques et signera CORTINAS, MODELS et CHELSEA —

« Je pense que la direction musicale de chaque groupe devrait être de se renouveler constamment... des groupes comme STATUS QUO, LEP ZEPPELIN et CAN ne sont plus intéressants parce que leur musique ne change pas. J'aime voir les gens quitter leurs groupes et continuer en faisant autre chose, en renouvelant sans cesse le processus... »

ALTERNATIVE TV est un groupe en mouvement — il représente une voie vivante où les musiciens n'hésitent pas à se remettre en question constamment — Les morceaux ne sont jamais joués de la même manière et l'improvisation tient une grande place — deux quarante-cinq tours sont déjà sortis : LOVE LIES LIMP (sur disque souple dans SNIFFIN GLUE autre preuve de génie touche à tout de MARK P) et HOW MUCH LONGER — deux quarante-cinq tours tout à fait différents au point qu'on se demande si c'est le même groupe qui joue — ALTERNATIVE TV a assuré à PARIS la première partie de JOHN CALE au NASHVILLE il y a à peu près deux mois et s'est taillé un gros succès.

ALTERNATIVE TV pourrait s'apparenter à toute une pléiade de groupes radicaux qui font des déclarations antifascistes ou contre le racisme style SHAM 69 ou CHELSEA s'il n'y avait cette touche esthétique qui le distingue des autres — regardez la pochette de HOW

MUCH LONGER, l'agencement de la photo, tout est précis, calculé, ce chat sur la télé, la moquette, le vieil électrophone d'après-guerre concorde à donner une touche chaude qui n'a rien à voir avec un groupe militant — c'est plus le parti-pris d'être un groupe complet, réitérant sur tout, sur la moindre faille où le nouveau peut s'offrir — une conception générale de l'art et de la société — Pour des gens comme SHAM 69, la musique semble devenir un média pour la politique alors qu'ici la politique devient artistique — « modern » c'est un concept qui revient souvent aussi bien pour BUZZCOKS que SUBWAY SECT, MAGAZINE etc. le terme convient ici aussi à ALTERNATIVE TV où la modernité s'apparente avec un avant-gardisme non dissimulé — exemple : la prise de position de ALTERNATIVE TV par rapport à l'association RAR « ROCK AGAINST THE RACISM » ne signifie pas ici militantisme, simplement une prise de position individuelle :

« RAR prêche contre le FRONT NATIONAL mais sur leur badge il y a l'étoile rouge qui a causé autant d'incidents et de troubles que la swastika. Je n'ai pas besoin d'être dans une organisation pour aimer les noirs. De toutes façons j'aime les noirs et j'aime le reggae. Je n'ai pas besoin de porter un badge rouge sur ma veste pour le montrer ».

Besoin de prendre les gens pour responsables et de leur faire confiance, s'il y a un problème, on l'assume et on discute en public — « Il vaut mieux avoir une personne qui vous hait pour une raison précise que beaucoup de gens qui vous aiment sans raison ».

La responsabilité et les discours ne veulent pas dire intellectualisme et ALTERNATIVE TV sait aussi manier l'humour et le fun — ALTERNATIVE TV à la recherche de la vie contre tous les stéréotypes — on est décidément très loin des épingles à nourrice et des images de l'an passé —

« Maintenant le punk est mort, comme je peux en juger, et a amené son lot de stars punks milliardaires et une nouvelle salade monstrueuse appelée « POWER POP » — il est temps d'oublier tous ces vestiges en lambeaux et quels qu'ils soient ».

« GENESIS, ZEPPELIN, PINK FLOYD, BRAND X, FOCUS, YES reviennent — tout est pardonné et le punk, tout du moins pour moi, définitivement oublié. »

N. PARSONS — Gratwike ROAD, MELODY MAKER du 11 février

Dur à entendre, n'est-ce pas ? et pourtant la situation correspond assez à cette lettre — sans partager l'opinion de cet ex-punk définitivement rangé de ses anciennes amours, je crois qu'il est en effet temps de tirer un trait DÉFINITIF sur la nouvelle vague et ses nouvelles stars et de voir ce qui se profile de neuf — ce n'est pas évident — 1976 a été une explosion / un traumatisme qui a de manière irréversible ouvert une nouvelle période dans le rock — explosion suivie de déclarations ou de provocations tapageuses — salutaires au départ, les outrages ont fini par enfanter un inimaginable chaos au sein duquel on a du mal à reconnaître ses petits — les groupes se font et se défont à une vitesse grand V et il n'est pas aisé de distinguer les faussaires de ceux qui vraiment représentent quelque chose — et pourtant, je ne crois pas qu'on puisse revenir trois ans en arrière comme si rien ne s'était passé — au hasard des concerts et des disques, des flashes parfois nous font sursauter — on fouille un peu plus et on s'aperçoit que le dernier mot n'a pas été dit —

Nous avons donc essayé de défricher le terrain — nous ne vous apportons pas de nouvelles certitudes, il y en a trop eu en 1977, mais simplement quelques points de repère — nos critères ont été très subjectifs, reliés parfois à des concerts et d'autres à des quarante-cinq tours — nous avons choisi sept noms pour l'ANGLETERRE : BUZZCOKS, SIOUXHEES AND THE BANSHHES, SUBWAY SECT, MAGAZINE, ALTERNATIVE TV, SLITS — c'est un premier tri et nul doute qu'il y aura des changements — tous ces groupes ne sont pas des nouveaux-nés, la plupart sont composés de musiciens ayant appartenu dès le début à scène punk.

Vous reconnaîtrez des visages du légendaire BROMLEY CONTINGENT, mais ils ont pour eux d'être restés constamment dans l'ombre des « grands » SEX PISTOLS, CLASH, DAMNED, JAM, GENERATION X. Se moquant des conventions établies, ils ont continué leur bonhomme de chemin, acceptant ici et là, interviews et photos mais sans plus simplement parce qu'ils faisaient partie de la scène et qu'ils estimaient avoir leur mot à dire —

siouxie



« Alternative TV, The Banshees and the Buzzcocks sont le trimvirat des groupes anglais » (SOUNDS du 25 février). Quel plaisir de lire un tel article !? — j'ai découvert SIOUXIE au GIBUS à l'automne lors de leur dernier passage à PARIS — tout de suite une certaine fascination s'exerce sur vous — c'est tellement différent de ce que vous avez pu entendre jusque là — ça ne se rattache à rien — beaucoup à PARIS la traite de nazie et je les plains parce qu'ils ne savent pas aller au-delà du superficiel, de ce qui est en profondeur — lumière sombre, yeux entourés de noir et qui semble fixer tout un chacun — une musique qui s'enroule et se déroule autour de vous, très martellée ambiance intimiste, on se croirait vraiment dans un cabaret en BAVIERE dans les années 30 — cet anachronisme apparent, fausse reconstitution historique est en fait parmi ce qu'il y a de plus moderne à l'heure actuelle — SIOUXIE vous déstructure la tête vous emmène loin en arrière, parmi vos fantasmes les plus inavouables, pour mieux vous propulser en avant la tête baissée vers une réalité chaotique que vous pouvez toucher du doigt — génial !

« SIOUXIE : j'ai trouvé que la meilleure remarque dans un journal essayant de nous critiquer avait été faite par quelqu'un qui avait adopté le point de vue de GLEN MATLOCK à notre propos : "je ne sais pas ce que c'est mais

ce n'est pas du rock'n'roll" »

« Kenny : c'était super »

« Siouxsie : il nous a fait le plus grand compliment sans le savoir, ce qui montre sa stupidité... je ne suis pas préoccupée si nous ne plaisons pas aux gens, tant que nous pouvons continuer, progresser sans que personne ne nous barre le chemin ».

FEELING.

LE BROMLEY CONTINGENT est passé par là et Siouxsie a fait son chemin — récemment, elle donna ce concert au Club 100 qui lui permit de mériter de la part de SOUNDS la participation au triumvirat de tête — les titres des chansons sont également très révélateurs du monde étrange qui se dégage d'un set des BANSHES : « castrate Myra Hindley », « Overground », « MITTAGEISEN », « Love in a void », « heter Skelter » —

Photo Liliane Vittorio



BUZZCOKS

Pete SHELLEY : chant, guitare
John MAHER : batterie
Steve DIGGLE : guitare, chant
GARTH : basse

« An another music in an another kitchen », c'est le titre de leur premier trentecinq tours qui sortira en Angleterre le 10 mars — ils ont déjà sorti trois quarante-cinq tours et non des moindres : le premier « spiral scratch » contient quatre petites merveilles, dont le célèbre BOREDOME, le deuxième simple au titre évocateur : « Orgasm addict » et le dernier récemment paru avec « What do I get » et « Oh ! Shit ! » qui leur valut d'ailleurs de sérieux ennuis avec leur marque de disques — un sérieux bilan avec une musique essentielle — Leur histoire ne date pas d'aujourd'hui puisqu'ils ont donné leur premier concert au MANCHESTER'S FREE TRADE HALL en juillet 76 avec SEX PISTOLS et SLAUGHTER AND THE DOGS — il s'agit en effet du groupe vedette de MANCHESTER et ils étaient alors accompagné de HOWARD DEVOTO qui composait les paroles du groupe

« now there's nothing behind me and I'm already a has-been
My future ain't what it was
I think I know the words that I mean
chorus
You know me — I'm acting dumb
You know the scene — very humdrum
Boredom — boredom — boredom »

BOREDOME (Shelley-Devoto)

L'ennui nul doute qu'ils doivent savoir de quoi il s'agit à MANCHESTER — métropole industrielle de province avec tous les rapports de dépendance que cela entraîne avec LONDRES — attirance/répulsion pour la capitale —

ils viennent jouer très tôt à LONDRES sans jamais s'y sentir vraiment intégrés :

« Je deviens très nerveux si je reste seulement deux semaines à LONDRES... les gens là-bas ne peuvent apprécier quelque chose de nouveau et d'excitant simplement parce que ça n'a pas encore été reconnu cool » (PETE SHELLEY New Musical Express).

Leur premier répertoire contient deux reprises qui nous éclairaient singulièrement sur leur musique : « I can't control myself », TROGGS et surtout une version entièrement recomposée de « I love you big dummy » de BEEFHEART, ce qui nous permet de situer BUZZCOKS comme un groupe en recherche à l'orée de plusieurs chemins musicaux, un côté très fun, mais jamais simple avec des breaks, des mélodies et surtout une voix nasillarde qui vous empoigne là où il faut :

« I'm bin waiting at the supermarket standing in line with the beans (cash up)
I bin waiting at the post office for sticky pictures of the queen (stick up)
Now I'm waiting for you to get yourself ready (makeup)
Thinking to myself :
Is that what they by going steady (break up)
I bin waiting in the waiting room
I bin sitting in the sitting room
Now I'm whinning in the dining room
Gonna forget what I came for here real soon »

L'attente — « I bin waiting in the supermarket » — une façon d'appuyer supermarket qui te rentre dans la tête et déjà c'est reparti sur le postoffice — les paroles ont également une grande importance composées au départ par HOWARD DEVOTO, elles sont maintenant entièrement écrites et mises en musique par

LINAGE DE PRINTEMPS

Ils ont le regard malin des fouteurs de merde et son inclassables — la musique expose rarement mais surgit, sournoise, pour vous prendre à la gorge — après les fous jongleurs étalant leurs piteuses devant la presse mondiale, voici venue l'époque des vrais frappés, anonymes, efficaces — ils ne vous lâcheront plus — écoutez leurs paroles, suivez le rythme en tapotant du pied, et vous sentirez bientôt un long frisson vous parcourir le dos — ils ne proclament pas : NO FUTURE, leur musique est celle de l'ennui, la voix nasillard et traînante de PETE SHELLEY (BUZZCOKS), les fantasmes hallucinés de SIOUXIE, le chavirement vers un gouffre insondable de HOWARD DEVOTO (MAGAZINE) et avec VIC GODDARD (SUBWAY SECT) le point de non-retour avant le suicide — ils se foutent de vous, que vous existiez est le moindre de leur souci, ils sont sur scène parce que c'est le seul truc qu'ils ont trouvé à faire —

Pour finir cette introduction, je citerais une interview de SIOUXSIE AND BAN-SHEES :

« Question : que pensez-vous de ce qui se passe actuellement ? »

« KENNY : tout le monde est devenu "à deux visages" »

« SIOUXSIE : tout est si dépassé, insipide. C'est comme s'il y avait eu une explosion et qu'il y ait des morceaux pleins les murs. »

« SIOUXSIE : la plupart des groupes sont exactement pareils que ceux qui ont commencé il y a dix ans. »

...

« KENNY : imbéciles... Il y a tant de groupes qui jouent juste du rock'n'roll. C'est si facile à écouter... »

« STEVE : ... THE BUZZCOKS... »

« SIOUXSIE : ce ne sont pas des influences, nous les aimons... »

« Question : vous aimez les SLITS n'est-ce pas ? Elles font ce qu'elles veulent... »

« SIOUXSIE : oui, et elles sont si différentes... »

(traduction de FEELING d'une interview parue dans le livre « PUNK » de JULIE DAVIS)

Voilà, pour mieux vous aider à comprendre ces groupes, à chaque fois un bref historique du groupe, la composition du personnel et essentiellement des extraits de chansons, ce qu'on néglige trop à mon avis — en dehors des concerts et des disques, nos sources sont le MELODY MAKER, le NEW MUSICAL EXPRESS, SOUNDS.

■ Johnny Gueule d'Amour

les slits



Liliane Vittori

ARRI UP : chanteuse
VIV ALBERTINE : guitare
TESSA : basse
PALMOLIVE : batterie

Très controversées musicalement, beaucoup de monde en parle et ce n'est pas fini puisqu'elles sont maintenant managées par MAC LAREN — c'est sans doute le groupe le plus susceptible de suivre la voie des provocations mais de manière plus subtile — ce qui est nouveau et essentiel, c'est justement toute une sauvagerie féminine qui s'engouffre à travers elles dans la scène musicale, cheveux débroussaillés, agressant le public, n'hésitant pas à descendre dans la salle — elles ignorent les conventions et apportent une spontanéité rafraîchissante après les discours militaires de CLASH — elles n'en sont pas pour autant moins radicales.

Ceci n'exclut pas bien sûr toute une réflexion sur le sexe qui traverse justement les autres groupes (voir à ce propos l'article sur BUZZCOKS) et ce désir de ne pas se laisser enfermer dans le couple ou le dilemme homosexualité/hétérosexualité :

« Vous ne pouvez vous enfermer dans une relation exclusive avec une seule personne — vous devez rester libres » ARRI UP dans 1988 c'est à ce niveau-là qu'il faut concevoir leur existence en tant que groupe — composé uniquement de filles ; le groupe ne doit pas être compris comme une opposition femmes/hommes simpliste : « nous sommes différentes de beaucoup de femmes que nous connaissons, mais nous sommes différentes de beaucoup de mecs que nous connaissons également. Nous n'avons jamais rencontré de mecs qui soient plus forts que nous. C'est pourquoi il n'y a pas de mecs dans le groupe — ce n'est pas histoire de faire un groupe entièrement féminin — c'est simplement parce que nous n'avons rencontré personne de meilleur » (VIV ALBERTINE toujours 1988).

Ce qui n'empêche pas que si on leur marche sur les pieds en tant que filles, elles se défendent et plutôt bien ! « Si les hommes ne nous aiment pas libres, c'est leur problème — s'ils n'aiment pas cela, qu'ils aillent se faire foutre — de toutes façons, tu ne t'en sors pas — si tu es derrière tout un garçon amoureux transi qui te suit tout le temps en te demandant sans cesse si tu veux du thé, qu'on trouve la porte ou je ne sais quoi, c'est aussi emmerdant pour lui que pour toi... »

A priori donc, un groupe majeur qui a compris beaucoup de choses et qui risque d'aller loin — elles ont récemment fait une tournée avec SUBWAY SECT.

I'm so happy
You're so nice
kiss kiss kiss
fun fun life
oh oh oh sweet love and romance

subway sect



Liliane Vittori

pour moi, le concert de SUBWAY SECT au GIBUS fut le plus important depuis celui des SEX PISTOLS au Chalet du Lac. Au-delà de la sobriété ! — quand je les ai vus monter sur scène, je me suis demandé si c'était un groupe de collégiens assurant la première partie — paire de bretelles, chemises écossaises, clarks, tout y était — et il s'en dégageait une force, un choc que j'ai rarement ressenti — VIC GODDARD complètement « ailleurs » arpente la scène et vous regarde de ses yeux percants :

« NOBODY'S SCARED
EVERYONE' apostrophe
Singing the song in prison
Moral standards the wallpaper
The wall is a bad religion

Media teach me what to speak
Take my decisions
It's how to find your inner self time
On the television »

« Chacun est une prostituée », « les médias me disent ce que je dois dire, prennent les décisions à ma place » — au-delà du néant, de l'espoir — SUBWAY SECT est le groupe le plus significatif de cette scène à venir — pourtant, il existe depuis le début — le premier festival punk au 100 CLUB les avait vus se produire après les PISTOLS... et ils étaient apparus une première fois à PARIS avec CLASH — il semble que cette fois-ci le moment soit bon pour eux, d'une part leur musique est devenue nettement plus forte, et d'autre part, ils viennent surtout à point nommé pour prendre le relais des grands disparus — ils ont entamé avec les LOU'S une tournée du 25 février au 20 mars en Angleterre.

PETE SHELLEY — avant d'entrer plus avant sur le sens des textes, signalons cette mise au point de PETE SHELLEY sur le départ de DEVOTO.

« J'en ai marre des gens posant des questions sur HOWARD — ce soir c'était le 63ème gig de BUZZCOKS et HOWARD a seulement joué avec nous le temps de onze concerts — il ne fut là qu'au tout début » (New Musical Express).

On aurait pu craindre que ce départ de DEVOTO ait entamé le mordant du groupe, mais la suite nous apporte un sérieux démenti — musicalement pas de problèmes et les textes restent toujours aussi importants.

« JOHNNY want fuckie / always and all ways
He's got the energy / he will amaze
He's an orgasm addict
He's always at it
Orgasm addict
You're an orgasm addict »

ORGASM ADDICT

« C'est sur les gens qui utilisent l'autre uniquement pour vaiser parce qu'ils sont incapables de vraies relations ». La sexualité joue un grand rôle dans les textes — dénonciation de la commercialisation du sexe mais aussi de sa forme traditionnelle dans « Fiction Romance ».

« On est contre des choses comme ROMÉO et JULIETTE ou LA PETITE MAISON DANS LA PRAIRIE qui font que chaque petit flirt devient un grand mélodrame ».

Tout en finesse — « Take the life », la capturer sous ses moindres aspects telle qu'elle est — à la fois simple et compliquée — ne jamais tomber dans l'un ou l'autre des travers — ne jamais devenir un chanteur à thèse — pour mieux piger cette subtilité dans les paroles,

« You know I don't like dancing
And I don't like to bop
too much movement's exertion
makes me wish I could drop (Sixteen)

on imagine les booms dans les grands ensembles de MANCHESTER et l'ennui, toujours l'ennui qui entoure maintenant tout jusqu'aux moindres implications de notre vie quotidienne — pas de théorisation, pas d'appel à l'émeute, pas de « born to kill » non plus ni de « no future », simplement des petits faits piqués ici et là, qui finissent par tisser un portrait fidèle de notre réalité — s'impliquer dans les textes mais toujours rester suffisamment distant pour toucher tout le monde :

« J'essaie de donner aux lyrics que j'écris un ton ambisexual... je n'aime pas exclure des gens des textes simplement pour le genre. Et si j'écris des chansons comme TOM ROBINSON sur l'homosexualité, alors je mets de côté une partie du public. Et parce que je suis un homme, je me mets à écrire des textes sur l'hétérosexualité ou la bisexualité, j'exclurais encore plus de gens... les seules personnes que je rejette sont les gens qui ne s'intéressent pas à l'amour ».

BUZZCOKS n'a jamais joué en FRANCE et c'est bien dommage — regrettably également ce silence sur eux dans la presse rock française à part un excellent article de Philippe GARNIER dans ROCK'N'FOLK sur la nouvelle vague vue sous ses petits côtés —

« Dance to a modern romance with
BUZZCOKS » (SOUNDS)

■ Johnny Gueule d'Amour

magazine

MAGAZINE, c'est avant tout Howard DEVOTO, personnalité de la scène anglaise — énigmatique, insaisissable, refusant les interviews la plupart du temps, après son départ de BUZZCOKS tout le monde guettait avec plus ou moins d'impatience qu'il allait faire et MAGAZINE, un nom qui convient beaucoup à la sensibilité générale actuelle, pourrait bien devenir la coqueluche de nombre de gens outre-manche — un premier quarante-cinq tours déjà « my mind ain't so open » et deux pages spécialement consacrés à DEVOTO dans le SOUNDS NEW MUSICAL EXPRESS du 25 février, ses affaires ne marchent pas trop mal — la musique qui marque une certaine sophistication par rapport à BUZZCOKS reste très incisive, cisailée — rien de très simple, on dépasse le stade des trois accords — j'aime moins BOTH BY BOTH SIDES qui me semble un peu loupé sur le quarante-cinq tours avec en particulier ces chœurs à la fin qui me font penser à de vieux morceaux des STONES — pas de facilité chez DEVOTO qui ne se laisse pas enfermer dans les clichés, telle cette annonce qu'il a passé chez VIRGIN pour trouver d'autres musiciens :

« Howard DEVOTO cherche musiciens pour jouer et enregistrer musique lente et rapide. Mentalité punk non essentielle... »

Un refus du conformisme et une grande liberté laissée à l'inspiration, sentir ce que l'on fait : « je n'ai pas de sons spécifiques dans ma

tête, mais dès que je me suis mis à y travailler, j'ai découvert que c'était déjà là — je sais ce que je veux, et je sais ce que je n'aime pas ».

Les influences qu'il avoue sont diverses puisqu'il cite père-mère BOWIE, CAN, SLY AND THE FAMILY STONE, BOB DYLAN et ORNETTE COLEMAN. Surprenant à vue d'œil ? pas tellement en fait — lors d'une émission à une radio, JOHNNY ROTTEN avait déjà surpris son monde en passant la liste des disques qu'il aimait — on a trop tendance à séparer le punk de ce qu'il y a eu avant et la coupure qu'il y a eu se comprend déjà beaucoup mieux si on ne conçoit pas la nouvelle vague comme une unique référence à IGGY POP ou le VEL-VET — nouvelle musique, cela veut dire au contraire une richesse dans les références vers un éclatement des sons anciens —

Pour finir, parce qu'il ne me reste plus beaucoup de place, encore un extrait d'interview : « HOWARD, voulez-vous devenir une star ? » — « Je ne goûte pas du tout cette question. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que cela veut dire d'être une star ? Je ne suis pas intéressé du tout par l'idée d'être reconnu comme cela... » — « AHH, shit ! je suis en train de répondre aux mêmes conneries que je réponde lire dans les interviews... »

A SUIVRE

MAGAZINE a fait sa première tournée du 24 janvier au 1er février.

Les 60. La vie est simple et belle. Il y a deux camps — deux modes de vie possibles — Yalta — chacun choisit le sien. L'avenir est tout racé et radieux.

— D'un côté les ricains

Les jeunes existent : ils achètent. Cherchez l'idole — remets le succès de la semaine sur le pick-up. Joli-joliment plein le verre de Coca Cola, et les bulles qui pétillent dans les yeux des filles. Pendant que les croulants s'exotisent (amormor), à nous les surboums frénétiques — whisky'n'soda —

La belle américaine — Cadillac : la puissance d'un animal indompté. Le Kinon en bande. Le thriller ou le péplum a bien peu de charme auprès du bleu des yeux de ton flirt d'un jour, avalé de pop-corns — soquettes blanches —

Le progrès, c'est du tonnerre ! Les popofs n'ont qu'à bien se tenir, on possède l'arme absolue et les plus grands savants.

Hey, voilà Gwendolina ! Elle porte un sweater de façon et comme toujours un rouge au goût de framboise, je ne vous dis que cela. Tous les copains en sont amoureux, mais c'est moi qu'elle a choisi. Je l'aime comme au premier jour. Si un jour on se marie, on fera notre voyage de noces sur la lune.

Venise ? quoi Venise ?... t'es plus dans le coup papa !...

— De l'autre les popofs —

Les jeunes existent : ils ont un idéal. L'idole c'est Kroutchev, le papy atomique, la chaussure à la main sur les bancs de l'ONU. Nous avons tout inventé, Tavarich : le jazz, la révolution, les œufs

carrés et la génération spontanée de Lysenko ? la vodka et les spoutniks. TOUT. Nos savants sont les meilleurs du monde, parce qu'ils sont issus du peuple.

En goguette sur la place rouge — déambuler à 40 km/h dans une luxueuse Zill 111 dernier modèle. Et regarder le bon peuple s'affairer dans l'édification du socialisme.

Natacha fait la queue pour acheter le pain. Manteau trois-quart beige à parrements en fourrure, bottes en caoutchouc. Elle porte les cheveux tirés sur le dessus en couettes mutines — deux rubans rouges couronnant son front soucieux d'adolescente. Nous nous aimons et elle m'a promis le mariage. Nous nous installerons dans un de nos glorieux Kolkozes et nous fonderons une imposante famille pour défendre notre patrie. Les ricains décadents n'ont qu'à bien se tenir...

Aux jours d'aujourd'hui, rien ne va vraiment bien. Nous vivons une époque où le désenchantement et la déprime règnent sur le monde. Les grandes croyances de notre enfance se sont évanouies.

La science, le progrès ne sont plus ce qu'ils étaient. Les nouvelles découvertes ne déclenchent plus de flots de délire et de joie. Au mieux, elles sont considérées comme naturelles, au pire, avec un certain scepticisme, voire un certain agacement. Le grand miracle économique a fait long feu — le boum est loin derrière nous — On ne croit plus le bien-être possible, on ne croit plus à la consommation, à la réclame. Les rencontres sportives ou les exploits ne déplacent plus les foules considérables et écervelées d'antan. En un mot, c'est la crise.

Le phénomène « punk » s'inscrit dans cette logique — négation de tout, apologie du rien — pour beaucoup, cela correspondait à un réel désarroi. Seulement voilà, le No Future and Co a eu ses fonctionnaires besogneux annonant leur chapelet de litanies apprises par cœur. No Future ! No Future ! Quelle cravate vais-je mettre ce soir ? — No Future ! et l'on préparait son voyage en Angleterre trois mois à l'avance. L'agressivité bête et potache de ces tristes sires a tenté de nous faire oublier jusqu'à l'existence de l'amour et de la tendresse. L'amour n'est certainement pas plus subversif que la haine et toutes ces conneries, mais c'est complètement plus agréable.

— « Tiens, salut Machin, ça va ? »

— « Oh ! tu sais, depuis que je suis punk, j'ai vachement de mal à me faire des nanas » (authentique)

Parallèlement « au punk » (comme on dit) se sont développées des choses vraiment originales. Sur des terrains aussi vastes que l'art graphique, la musique, la presse. Bazooka prod., Stinky Toys, Annie (nous) — L'un des points communs entre ces trois grappes d'individus, c'est les références / clins d'yeux à un même passé. Et il s'est trouvé des zozos pour nous le reprocher à tous, respectivement. Patatrac — je l'attendais le grand inquisiteur que voici, que voilà — Sa sentence nous tombe dessus comme la vérole sur le bas-clergé :

— « vous êtes dans un trip complètement rétro, pas possible »

— « ah ! bon ? »

— « oui — oui »

Mais qu'est-ce que c'est que de faire

un magazine rétro ? Pour moi, rétro signifie nostalgie morbide, attachement nécrophage à des valeurs du passé ou à toute idéologie magnifiant le groupe, la masse. Rien de tout cela chez nous. Dans la période où tout est bloqué, où rien ne paraît possible, où les humeurs sont maussades, il est normal de se remémorer les temps où l'optimisme était de mise (on me dit que j'oublie un peu trop facilement la guerre d'Algérie. C'est vrai, mais je m'en fous), où la soif de tout connaître était à s'évanouir carrément sous le charme et où la naïveté était un mode de vie, car enfin, soyons sérieux, les 60ies ont été la dernière période naïve de l'humanité. A l'époque l'explosion d'une flopée de médias (TV, radios, disques) a donné un appétit de connaissances gigantesque à toute la population. A présent, il y a saturation — indigestion — tout le monde peut parler de tous les sujets et ne pas savoir est une infamie. Dans ces conditions, comment voulez-vous que quel'un s'étonne de quoi que ce soit — hypertrophie — comment ne pas parler de l'âge d'or lorsque l'on réfléchit sur la modernité et que les valeurs qui se profilent pour les 80ies (elles seront simulées car nul retour en arrière n'est possible) sont le fun, l'insouciance, et la naïveté.

— 60ies : c'est le temps de l'amour, le temps des copains et de l'aventure.

— 70ies : c'est le temps des brailards névrotiques.

— 80ies : le temps sera beau sur tout l'étendue du pays et tout le toutim.

— Ciao !

■ Sybilline Vierzon

.terrible! avec 2"R" comme cheval.



Photo : Walter Carone

JOHNNY THUNDERS AU GIBUS

Il y avait foule au GIBUS ce soir-là pour ce concert en forme d'enterrement / faire-part — en effet, ça sentait la mort — fini, enterré, liquidé — il faut se rendre à l'évidence même si JOHNNY THUNDERS nous a donné un joli spectacle ! — on nous avait annoncé une grande première avec SYD VICIOUS et on n'a vu que JOHNNY THUNDERS, ironique, sarcastique, buvant à outrance verre de champagne sur verre de rosé — du bon vieux rock'n'roll : BE BOP A LULA, un morceau de SHANGRI LAS, deux trucs lents, et puis, et puis. Le dernier des rescapés encore vivants des grands groupes punks de l'année dernière en train de se foutre de nous, de jammer avec HENRI-

PAUL ET deux inconnus — pendant ce temps CLASH qui survit (CLASH CITY HOCKERS n'est-il pas autre chose qu'un simple enregistré pour montrer qu'ils existent encore ?) DAMNED dissous, les musiciens dans la nature, JOHNNY ROTTEN à la Jamaïque et qui ne veut plus entendre parler de ses anciens compagnons SYD VICIOUS, hagard dans les rues de LONDRES (poudre STORY ?), PAUL COOK et STEVE JONES à RIO DE JANEIRO en train de tourner un film sur les PISTOLS avec MAC LAREN — alors, pourquoi étiez-vous si heureux, mercredi au GIBUS ? Riez-vous de la mort de vos propres illusions ? non, vraiment, cet article est le dernier que je rédige sur les ruines fumantes d'une mode mort-née —

JUSSIEU avec MÉTAL URBAIN et ÉTAT D'URGENCE : histoire d'une galère dans notre esprit, ce concert avec MÉTAL URBAIN devait être un coup important pour monter un circuit dans les facs — toutes les conditions semblaient réunies pour que cela se passe bien — JUSSIEU un endroit où on aurait pas de problèmes avec l'administration, MÉTAL URBAIN qui tout en s'assurant sa promotion aurait garanti un public large, un grand encart dans LIBÉRATION qui annonçait le concert tout en parlant de nous — c'était parfait avec en plus la perspective d'assurer à ÉTAT D'URGENCE un troisième concert qui, cette fois, leur permettrait de prendre plus d'assurance — Et la veille tout allait encore bien — PATATRAC ! la catastrophe, le matériel de MÉTAL URBAIN bloqué à la frontière, ils ne pourront pas jouer — il est six heures du matin, le samedi-matin, quand je l'apprends, je rentre de mon boulot de nuit et je décide de ne pas dormir — j'informe les autres et (erreur ?) on décide de tenir quand même le concert et c'est la folle course qui s'engage (camionnette,

sono, etc.) — quand arrive l'heure tautidique, on est tous à bout de nerfs, complètement crevés, et ÉTAT D'URGENCE panique — pendant deux heures, c'est la mise au point devant un public qui ne comprend plus rien, en particulier ce qu'il est venu faire là-dedans — plus qu'une seule envie, liquider ce concert — un membre de MÉTAL URBAIN, correct, vient expliquer le pourquoi de leur non-passage — pas trop de mauvaises réactions chez les gens mais tout ceci ne ressemble vraiment en rien — Alors, on n'a qu'une idée : ne plus organiser de concerts-galères — quand on veut promouvoir un circuit nouveau et qu'on arrive au résultat inverse, c'est trop con — on préfère réfléchir un certain temps, voir dans quelles conditions on pourra remettre sur pied des concerts mais mollo, mollo, on ne s'excite plus là-dessus — on se contentera pour l'instant de vous filer les coordonnées de ceux qui nous proposent des endroits pour jouer — eh ! oui ! la vie n'est pas toujours aussi facile qu'on le voudrait, mais ne vous inquiétez pas, on y reviendra !

■ Johnny Gueule d'Amour

DU RIFIFI OUTRE-ATLANTIQUE

MARS

Teenage Jesus and the jerks, B. 52, D.N.A., Contorsionnistes, autant de groupes qui fleurissent en ce moment à New York. Et Mars surtout, Mars qui a enregistré un premier 45 tours que l'on peut facilement se procurer chez Harry Cover et qui vaut, n'en doutons pas, son pesant d'ésotérisme. Mars décrit le parcours anonyme de l'apprenti-martien sur un son tremblé, fébrile, à quoi rien ne se réfère dans le passé. Les paroles sont interprétées d'une voix blanche, neutre, résolument fermée au jeu des relations sociales, cette imposture manifeste. Fermés, ils le sont dans la résolution qu'ils ont prise de ne pas se regarder les uns les autres. Les photos sont là pour le prouver, où ils semblent en attente d'on ne sait quelle commutation d'ordre psycho-spatiale. Des cerveaux s'échangent et reflètent la même abstinence dans le huit-clos d'un espace mental où nous les voyons se fixer sur l'écran d'une solitude supra-terrestre. Les sinusoides sursaturées de Mars grilleront vos nerfs d'un feu blanc, qui est le feu de l'abstinence mentale, cela même dont nous parle Antonin Artaud dans l'ombilic des limbes. Évacuer l'humain, voilà ce que Mars se propose de faire. Entre l'ordinateur et l'être inter-galactique il est une place à trouver où Mars mène sa barque avec détermination.



Dan Asher

Mars est le lieu d'une assumption où l'homme se doit de disparaître, pour céder la place à une créature absolument non-communicative. Est. Ouest. Nord. Sud. Ils se comptent au nombre des points cardinaux et en restituent l'ordre inamovible. Ce statisme qui est leur s'augmente d'un autisme qui confère au groupe un caractère paranormal où s'esquisse indubitablement une esthétique nouvelle. L'esthétique autistique est en marche et Mars à N.Y. en découvre les premières beautés, comme fait Dead End à Paris. Les titres des morceaux sont également évocateurs de leur jusqu'aboutisme technologique. E3 ; 11.000 volts. Une démarche dont on pressent déjà qu'elle sera suivie et plus qu'appréciée. Mars a déjà beaucoup de succès à New York. Paris saura-t-il se prendre de vertige pour ce groupe d'aspect si bizarre ? Espérons-le car ils le méritent ; ils représentent véritablement un renouveau. Leur disque fut produit par Jay Dee Daugherty, du Patti Smith Group. Une référence que le groupe proclame indirectement puisqu'il remercie Lenny Kaye au verso de la pochette. Mars va désormais enregistrer sur Spy Records, la nouvelle marque de John Cale et Michel Esteban.

■ Luc Lagarde

DEVO

Cela fait près de six ans qu'ils existent. Devo est leur nom et ils viennent de l'Ohio. Mais de l'Ohio nous ne saurons jamais rien. Plutôt que de montrer des images de lui-même, Devo nous donne rendez-vous quelque part, en un quelque part qui a la forme d'un couperet, et sous ce couperet c'est la tête de l'homme qui tombe. Évacuer l'homme, tel est l'impératif de l'heure. L'évacuer en ceci qu'il participe d'un processus temporel dont nous n'avons que faire. C'est en ceci que l'homme est un anachronisme, c'est en ceci que nous l'abolirons. Ne plus composer avec le temps, tel sera le luxe que nous ne saurions tarder à nous offrir. Le temps est ce démon sans forme qui livre nos sens à l'aléatoire et favorise en nous nombre d'humeurs allant de l'impatience à l'ennui en passant par l'anxiété ; une triste gamme que fait tinter le parcours incertain des plus étranges contingences. Sur l'autel du temps, nous sacrifions nos émotions ; immolées, celles-ci deviennent ce que nous appelons nos humeurs. L'humeur est très exactement une émotion produite par le temps, qui lui est inhérente et qui par conséquent nous paraît asservie, étroite et décevante. Elle est surtout fonction du temps en tant que durée subjective, en tant que durée éprouvée par un sujet. Quand l'émotion transgresse ce qui peut nous la faire définir comme une humeur, elle devient alors une émotion hors-temps. Une émotion hors-contingences. Celle-là même que dépose Devo. Précisément Devo transmet une émotion neuve en ceci qu'elle ne se développe pas dans le temps. Devo transgresse le stade aléatoire de l'humeur. Devo est d'une émotion dont le temps ne peut que se dessaisir ; Devo est d'une émotion qui tient de l'essieu-glacé en sa prodigieuse indifférence. Dans ce rock d'un cachet nouveau, l'émotion s'accompagne toujours d'indifférence. Non pas dans le sens de la froideur, mais en ce sens que l'émotion ne peut être différée ni altérée puisque le temps n'y a plus sa part. Il est pourtant un autre temps que le temps humain. C'est le temps métronomique. C'est sur ce temps-là que se greffe le disco-sound, dont Devo aime à reproduire les fraîcheurs épidermiques. C'est sur ce temps-là, aussi bien, que se greffe Devo. Rien n'est plus hors

temps que ce temps métronomique dont le caractère répétitif va jusqu'à exclure la moindre menace de modification. Ce qui ratifie, on le voit, l'évacuation du facteur temporel puisque le temps se réserve la fonction d'un agent modificateur et que par conséquent toute modification lui revient comme étant son fait. Le temps métronomique, lui, les ignore. L'émotion qu'il enveloppe est d'une régularité impeccable. Écoutez donc ce que Devo a fait du Satisfaction des Stones. Leur version est à la fois des plus avisées et des plus malicieuses. D'une forme vieillie, ils ont fait une forme neuve. Plus subversivement ils l'ont détournée. Réécoutez par ailleurs le classique des Stones : le ressassement d'une humeur s'y exprime avec une générosité dont la température a dû varier à chaque concert. A quoi Devo répond par une interprétation métronomique, hors-contingences en toute impunité. Bowie ne fit pas autre chose avec « A day in the life » des Beatles dont il reprit un extrait dans « Young Americans » (la chanson) sous une forme soul très moderne. Délits fameux que ces détournements de formes vieilles et renommées. Renommées, oui, c'est là aussi que se niche l'astuce. De Bowie, les gens de Devo diront qu'il comprend ce qu'est un média et qu'il a une vision totale des choses. Il va d'ailleurs produire leur premier album, quoique Brian De Larocche-Eno ait également proposé ses services. Eno, Bowie. On pourrait tout à fait leur prêter les propos suivants : Devo est comme la science de la musique, la science de la créativité. N'importe quelle information peut s'y greffer, s'y transformer ou y être lancée. C'est comme ça dans toutes nos chansons. C'est pourquoi ce sont des chansons, en fait. Parce qu'elles prennent plusieurs niveaux de réalité et qu'elles en développent une combinaison. La chanson devient alors un segment particulier, un tableau, quelque chose qui peut être regardé. Ce qui est drôle, c'est que dans un premier temps ils reçoivent toute une masse informative et ce de façon très temporelle, aléatoire et modifiable. C'est la première phase. Puis le morceau prend forme et devient comme un objet hyper-réaliste. C'est la seconde phase, hors-temps. Devo dépose une émotion, la dispose et l'expose comme on ferait d'un ta-

bleau ou d'une sculpture. Hyper-réaliste parce que l'objet hyper-réaliste, pour comble de paradoxe, est le plus surréel des objets. L'objet hyper-réaliste est un mannequin de poliuréthane ; la reproduction spatiale d'un objet réel. Seul le temps fait défaut qui ne peut être reproduit. Ou s'il est reproduit, c'est dans sa version métronomique (sculptures vivantes de Gilbert et Georges). Devo est un mannequin de poliuréthane qui prouge avec une joie presque infantile la brèche ouverte par Todd Rundgren en 1973. Devo est le dépositaire d'une émotion dansante. Devo a enregistré « Jocko Homo » et « Mongoloid ». Devo a enregistré « Satisfaction » (version en poliuréthane) et « Sloppy ». Devo a enregistré chez Booji Boy. Devo est l'un des groupes les plus neufs de 1978.

■ Luc Lagarde

LE MOT DE LA QUINZAINE : MODERNE

Qui l'eût cru ? un soir, tu t'endors punk et tu te réveilles moderne. On croyait que tout était foutu et que l'espoir était passé de mode mais non, ma bonne dame, ce n'était qu'une histoire de nettoyage à sec et maintenant, tous beaux, tous neufs, on se redécouvre vivants — un peu comme la fin de l'hiver, tout est gris et puis d'un coup, le soleil fait son apparition et c'est reparti — on se sent chose, bizarre, le printemps quoi !!! et BAZOOKA sort un regard moderne, ANNIE AIME LES SUCETTES parle des groupes anglais et américains modernes, ce matin, je me sens moderne, ça vous suffit pas ?



SIRENES disques

Prix Discount 11 à 15 % de remise.
Toute la musique Pop, Rock, Jazz, Folk.
Imports directs GB et USA.

3 MAGASINS :

à MONTPELLIER - 4, rue Bonnier d'Alco - Tél. 16 (67) 72.83.40
à TOULOUSE - 5, rue d'Austerlitz
à CLERMONT-FERRAND - 2, rue Saint-Dominique

VENTE PAR CORRESPONDANCE :
Demandez nos catalogues gratuits :
Spécial Import et Spécial Folk
en écrivant à :

SIRENES - B.P. 62 - 77003 MELUN CEDEX

Distribution Exclusive à Montpellier :
Gros et Détail : KENNEY AND THE CASUALS
"Live at the Studio Club" (disque rare US).



TEEN BEAT

Frankie Avalon et Fabian ont de nombreux points communs. Ils sont d'abord tous deux d'origine italienne et nés à Philadelphie. Les mêmes managers prirent en main leur carrière. Ils ont une belle petite gueule de teenager américain nourri au milkshake fraise et au cheeseburger. Et puis leur musique, évidemment. Un style commercial et facile, des slows langoureux. La musique parfaite pour la surprise-partie bénie par les parents. Rien de trop cho-

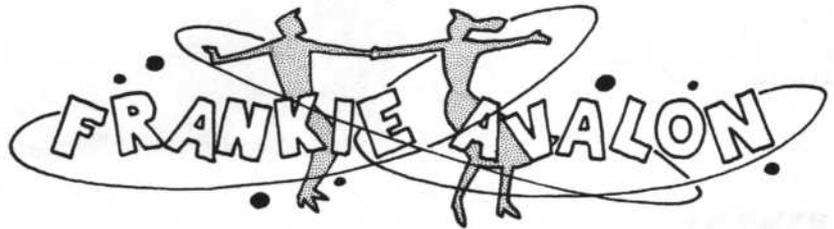
quant, on est loin des « Shake it baby, shake it »... Un autre point commun : le cinéma. Il a vite polarisé toute leur attention, car plus rémunérateur et moins incertain que la chanson. Frankie Avalon est l'acteur principal de la majorité des films « surf » des années soixante. (De nombreux acteurs sur le déclin profitèrent de cette vogue « beach-bikini » : Buster Keaton, Vincent Price, Dorothy Lamour, Mickey Rooney, Elsa

Lanchester...). Fabian tourna aussi de nombreux navets sans importance : des comédies légères avec des jeunes et pour les jeunes, tournant autour de sujets tels que : filles, école, voitures, parents. Cela rejoignait en gros les thèmes des chansons. Il arriva bien sûr à Fabian et à Frankie Avalon de participer à de grands films, mais c'était purement accidentel et ils n'avaient qu'un petit rôle.

Bref, ces deux adolescents à

la belle apparence ont suivi la tradition de leurs aînés et compatriotes : Dean Martin, Frank Sinatra. Mais, n'ayant pas su s'imposer par leur nouveauté, ils n'ont pas vraiment marqué leur époque, que ce soit en chanson ou en cinéma. Cependant ils en sont des clichés parfaits : il suffit d'écouter un de leurs disques ou de voir un de leurs films pour avoir un reflet exact du teenager moyen de la fin des années cinquante, début an-

nées soixante. Ils font partie de la deuxième vague du rock'n'roll, beaucoup plus commerciale. On avait déjà éprouvé la rentabilité du rock, ce n'était plus une mode révolutionnaire et perverse, c'était une valeur sûre. Tout leur univers d'une couleur de bonbon acidulé évoque un paradis perdu dont on peut regretter la charmante naïveté et l'évidente bêtise en nos jours de lucide austerité.



Frankie Avallone est né à Philadelphie (dites Philly avec un chewing-gum dans la bouche et on vous prendra pour un Américain), le 18 septembre 1940. Comme de bien entendu, il se lance dans la musique dès son plus jeune âge. Curieusement il commence par la trompette qu'il pratique à l'école. A l'âge de 12 ans, il faisait partie d'un orchestre qui se produisit tout un été à Atlantic City, gigantesque Luna Park, la plus grande station balnéaire de la côte est entre New York et la Floride. Il est bien sûr remarqué par des agents du show business qui l'invitent à participer aux shows TV de Jackie Gleason, Paul Whiteman et Ray Anthony, ainsi qu'à plusieurs émissions de radio.

Après être devenu assez célèbre comme un petit prodige de la trompette, il commence à chanter et Bob Marcucci et Peter De Angelis (restons entre Italiens),

éditeurs de musique, le remarquent et l'engagent sur leur label, Chancellor. Ils deviennent de surcroît ses managers.

Son premier enregistrement « Dede Dinah » est un hit national et se vend à un million d'exemplaires. Tout réussit à ce cher Frankie et l'ascension continue... Tournée des télévisions histoire de faire un peu de promotion. Un petit film en passant où il interprète la chanson « Teacher's pet », « Jamboree »*.

La série des chansons faciles à fredonner se poursuit sans heurts : « Gingerbread » marche très bien, mais ce n'est rien à côté du tabac que fait, un an plus tard (1958), « Venus », disque d'or, tube en Europe, numéro 1 du hit parade américain pendant cinq semaines. Ce jeune chanteur populaire a décidé la vie belle : un autre million de disques avec « Just ask your heart ». « Why » : également

un million de disques. La machine à calculer crépite...

L'année suivante, Frankie se révèle un parfait homme de spectacle en se produisant dans d'importantes boîtes de nuit. Il relègue dès lors sa carrière musicale quelque peu au second plan pour mieux se consacrer au cinéma. Il débute par « Guns of the Timberland »*, film écologique avant la lettre où une communauté villageoise veut protéger des arbres de la cognée du bûcheron. On le vit ensuite aux côtés du vaillant John Wayne dans « Alamo »* et puis dans une série de films surf avec Annette Funicello (vous prenez une plage, quelques cuillérées de soleil, la mer, 4 ou 5 minettes en bikini, un zeste d'intrigue amoureuse. Pour corser le tout vous pouvez y incorporer une star au chômage. Vous mélangez bien le tout et vous obtenez un délicieux film surf. Servez frais).

FILMOGRAPHIE

- * Frankie Avalon :
 - 1957. JAMBOREE de Roy Lockwood avec Fats Domino, Jerry Lee Lewis.
 - 1960. GUNS OF THE TIMBERLAND de Robert D. Webb, avec Alan Ladd, Jeanne Crain
 - THE ALAMO de John Wayne, avec John Wayne, Richard Widmark.
 - 1963. BEACH PARTY de William Asher, avec Dorothy Malone, Annette Funicello.
 - 1964. BIKINI BEACH de William Asher, avec Martha Hyer, Annette Funicello.

- ** Fabian
 - 1959. HOUND-DOG MAN de ?, avec Carol Lynley, Arthur O'Connell.
 - 1960. NORTH TO ALASKA de Henry Hathaway, avec John Wayne, Stewart Granger.
 - 1961. LOVE IN A GOLDFISH BOWL de Jack Sher, avec Tommy Sands.
 - 1962. THE LONGEST DAY (Le jour le plus long) de Annakin, Marston, Wicki, avec Robert Mitchum, Richard Burton.
 - 1964. RIDE THE WILD SURF de Don Taylor, avec Tab Hunter, Barbara Eden.



De son vrai nom Fabiano Forte, il naît à Philadelphie le 6 du mois de février de l'an de grâce 1943.

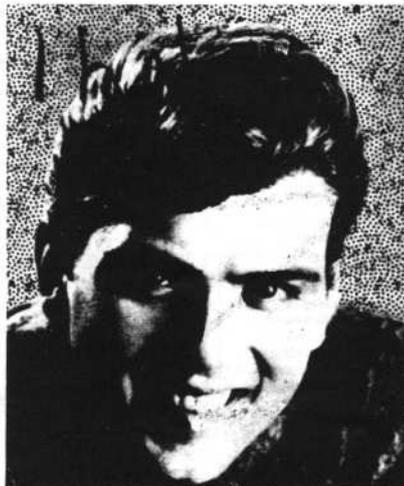
En 1957, il est découvert par Bob Marcucci qui se donne du mal pour le rendre célèbre. Les mois suivants, Fabian passe des heures à apprendre à chanter, ce à quoi il n'est jamais tout à fait arrivé. Cependant après quelques avatars discographiques (chez Chancellor Records), « I'm a man » entre dans les hit parades. Son avenir devient de moins en moins précaire avec « Turn me loose », un best seller. Le public du show ABC de Dick Clark le désigne comme « Espoir masculin de la chanson pour 1958 ». L'an-

née suivante, il obtient un disque d'or pour « Tiger ». Sur sa lancée, il frappe un nouveau coup avec un simple dont les deux faces « Come on and get me » / « Got the feeling » se trouvent dans les succès du moment.

Il signe alors un contrat de cinéma et tourne des films souvent sans grand intérêt, rarement importants. Son premier film, « Hound dog man »** sort en 59.

En 1962, le jeune Fabian, âgé de 19 ans, est déjà un has-been dans le domaine du disque et se consacre désormais uniquement au cinéma.

■ P.E. Vincent
« Humanam fragilitatem non effugit »



JACQUES RIGAUT : " UN RATE, OUI, MAIS AVEC LE STYLE "

Jacques Rigaut, quoi qu'il n'ai rien demandé, naquit à Paris le 30 décembre 1898 et c'est bien la pire chose qui lui soit arrivée...

« Mais qui c'est Rigaut ?
« La vie de Rigaut est exemplairement un « cas dada » (R. Desnos).

« Doux et cruel refuge des enfants révoltés et fidèle jusqu'à la mort à leur révolte : tu te prosternais devant un timbre poste, un gant, un revolver... » (Drieu La Rochelle).

« Je n'ai rarement rencontré un garçon plus délicat, plus désintéressé, plus éperdument dévoué à ceux qu'il aimait... » (J. Porel).

« Rigaut était un enfant trop précoce dans une vieille société où il n'y a que des enfants arriérés » (E. Jaloux).

« Le plus sérieusement du monde et jusqu'à deux quarts d'heure de suite j'ai désiré être un banquier, un garçon de lettres et surtout un imbécile très riche.

- Je suis le plus sage petit garçon de Paris...
- Je suis le rate étonnant... » (J. Rigaut)

Jacques Rigaut c'est 26 raisons, de A à Z, pour l'aimer ou le détester selon vos convenances :

- A - La beauté du visage d'un romain de médaille.
- B - Le dandyisme : « Les gens du monde voient en lui un garçon élégant, de mentalité peut-être un peu scandaleuse, mais tout de même correct. D'autres ne voient en lui que l'élégant de bar... »

- C - Quoiqu'il en soit, J. Rigaut, fils d'un chef de rayon au Bon Marché, menait la vie quasi fastueuse d'un fils de famille mais peu argenté... » (R. Desnos).

- C - Rigaut est un cas, Rigaut est dada.

- D - L'uppercut foudroyant et le crochet du droit qui ne pardonne pas.

- E - C'était un garçon assez batailleur et dont le coup de poing est encore redoutable... » (R. Desnos)

- E - Il figurait en bonne place dans le panthéon personnel du pape Breton, merci Breton !

« Jacques Rigaut vers vingt ans s'est condamné lui-même à mort et a attendu impatiemment d'heure en heure pendant dix ans l'instant de parfaite convenance où il pourrait mettre fin à ses jours... » (A. Breton)

- F - Vivre vite et mourir jeune...
« Essayez si vous le pouvez d'arrêter un homme qui voyage avec son suicide à la boutonnière » (J. Rigaut)

« Il trouvait que tout, dans la vie, méritait d'être accéléré... » (J. Porel)

- G - Une idée fixe : le suicide
« Le suicide doit être une vocation » (J. Rigaut)

« ... et puis, n'est-ce pas, ce qui nous libère, ce qui nous ôte toute chance de souffrance, c'est ce revolver avec lequel nous tuons ce soir si c'est notre bon plaisir... » (J. Rigaut)

« C'est bien commode le suicide : je ne cesse d'y penser ; c'est trop commode que je ne me suis pas tué » (J. Rigaut)

- H - L'ennui considéré comme un des beaux arts
« En dehors de l'ennui, je ne me trouve pas, je n'ai pas de place... l'ennui c'est la vérité, l'état pur » (J. Rigaut)

- I - « Comme certaines personnes sont rassemblées par leur amour commun pour Debussy, les voyages ou les tailleurs anglais et aussi comme certains hommes aiment les blondes ou détestent les Juifs, je suis sensible aux gens qui s'ennuient... » (J. Rigaut)

- J - Le sentiment de sa juste place.
« - Moi le plus bel ornement de cette chambre, aussi vivant que la lampe et que le fauteuil » (J. Rigaut)

- K - Nullité et futilité.
« Il est bien évident que je suis nul... je n'imagine rien d'aussi sec que moi, je ne tiens à personne ni à rien. Je n'attends rien - tout a été surfait ! surfait la guerre ! surfait les paradis artificiels ! et l'amour donc ! » (J. Rigaut)

- L - Médiocrité des autres et de soi-même.
« Il n'y a au monde qu'une seule chose qui ne soit pas supportable : le sentiment de sa médiocrité... »
« C'est pour moi une nécessité alimentaire de croire à la médiocrité des gens » (J. Rigaut)

- M - Sans oublier le manque de confiance en soi et le grand doute.
« J'aurais toujours pu agir autrement et rester le même. Mon incoérence est sans doute ce qui me ressemble le plus » (J. Rigaut)

- N - Un certain détachement mêlé d'humour, c'est-à-dire une profonde lucidité.
« Cher ami, comme je suis apprivoisé. Mes conversations, mes relations, mes amis, mes amies, la danse, la bagatelle, propos de femmes, propos d'artistes, propos d'hommes : il y a de quoi rire... »

« L'intelligence même inévitablement ou doute, à l'impossibilité de se satisfaire de quoi que ce soit... »

- O - Une touche d'insolence ne craignant pas les antinomies, un méchant sourire : une cuillerée de cynisme avec une pincée d'ironie.
« Chaque Rolls Royce que je rencontre prolonge ma vie d'un quart d'heure. Plutôt que de saluer les corbillards, les gens feraient mieux de saluer les Rolls Royce... »

« La révolte est une forme d'optimisme à peine moins répugnante que l'optimisme courant... »

« Le plus homme du monde ne peut vous donner que ce que vous avez... » (J. Rigaut)

- P - L'humour chocolat et dévastateur.
« Vous n'hésitez pas à vous attribuer les désirs de l'amour ;

ces douleurs sont vôtres. Mais qui songerait à se vanter d'une rage de dents ? »

« Comptez vos sous, comptez vos maîtresses, additionnez-les et félicitez-vous. »

« Toutes les monnaies ont cours ; bien sûr, il n'y a que de la fausse monnaie » (J. Rigaut)

- Q - L'alcool, la schnouff dans les gogs d'un café.
« Je l'ai vu, roulé dans vos vomis d'ivrognes, hurler à la

mort dans une cage d'escalier que descendait la lune, devant une porte où je ne pouvais faire entrer la clé » (Drieu La Rochelle)

« Peut-être est-ce ma voie. Je bois, je suis devenu un peu ivrogne, notez que je perds rarement ma dignité. Je bois à plusieurs, avec les femmes surtout. Et je bois seul avec de grands hoquets... »

- R - Rigaut aimait les jolies femmes riches (américaines de préférence) qu'il évaluait en nombre de cylindres, mais ne sachant pas les baiser comme il faut, du moins c'est ce que prétend son ami et néanmoins peau de vache Drieu La Rochelle.

« Une érection toute facile, parfaitement impavide, et tu ejaculais le néant... » (Drieu La Rochelle)

Paresse ?

« Il y a quelques autos et quelques petites filles qui peut-être ne nous dégoûteraient pas, mais l'effort est au-dessus de nos forces. Tout ça finira par un mariage » (J. Rigaut)

Difficulté du choix ?

« Ce qui depuis trois ans m'a empêché d'être amoureux et ce qui me dispensera de l'être avant quelques temps sinon toujours, c'est la concurrence. Un superlatif chasse l'autre, la plus belle, la plus perverse, la plus sportive, la plus libre, la plus riche, etc. » (J. Rigaut)

- S - « Vivre au jour le jour. Maquereutage. Parasitisme » (J. Rigaut)

- T - Fascination pour les miroirs (clin d'œil à Wilde)

« Chaque miroir porte mon nom »

« Mon secret ? Je suis de l'autre côté de la glace »

- U - Une conception personnelle de la littérature.

« Comme un homme qu'un sommeil indésirable gagne sa cogne la tête, j'écris... »

« J'écris pour vomir. »

« Je me moque d'une esthétique de la construction d'un roman, de l'indépendance d'un poème, je ne puis y prendre un plaisir. Désormais le mariage d'un poète, ses excursions dans la vie privée m'enseignent davantage que n'importe quel commentaire sur son livre. » (J. Rigaut)

- V - « Demande d'emploi »

« Il y a des gens qui font de l'argent, d'autres de la neurasthénie, d'autres des enfants. Il y a ceux qui font de l'esprit. Il y a ceux qui font l'amour, ceux qui font pitié. Depuis le temps que je cherche à faire quelque chose ! Il n'y a rien à faire, il n'y a rien à faire. » (J. Rigaut)

- W - New York

« Gens de New York, à quoi bon tant d'argent, tant de loisirs, où sont vos vices ? Vos visages simples vous défendent-ils ? Enculeriez-vous des trous de serrures qu'on ne penserait pas à mal ! Vos désordres ne sont pas minces, ni vos excès ni votre alcool, quand parviendront-ils à vous séparer de votre dignité infantine ? »

- X - Et puis les cures de désintoxications dans les maisons de repos : Saint-Mandé, La Malmaison et pour finir la vallée aux loups (Chatenay-Malabry).

« Dans l'asile d'alinéné, c'est clair il y a un fou, un seul, c'est le directeur... » (J. Rigaut)

- Y - Le matin du 6 novembre 1929 à Chatenay-Malabry.

« Je venais de me coucher après une soirée où mon ennui n'avait certainement pas été plus assaillant que les autres jours. Je pris la décision et en même temps, je me le rappelle très précisément, j'articulai la seule raison : et puis zut ! »

« Bien calé, la nuque sur l'oreiller, les pieds au bois de lit, bien arc-bouté. La poitrine en avant, nue, bien exposée. On sait où l'on a le cœur. Un revolver, c'est solide, c'est un objet. Sa heurter enfin à l'objet » (Drieu La Rochelle « Le feu follet »)

« Il était très beau sur son lit. Calme et simple. Sur son visage, l'expression de celui qui a, enfin, atteint l'étape où qui a trouvé la solution au problème. Il avait l'air de me dire : "pardonne-moi, mon coco, mais c'était si fatigant de vivre !" » (J. Porel)

« Mourir c'est ce que tu pouvais faire de plus beau, de plus fort, de plus... » (Drieu La Rochelle)

- Z - « Vous êtes tous des poètes et moi je suis du côté de la mort » (J. Rigaut).

Bibliographie

J. Rigaut : écrits (NRF)
Cravan, Rigaut, Vaché : trois suicides de la société (10/18)
J. Rigaut : agence générale du suicide (Lofsted : même texte que le 10/18)

Sur Rigaut :

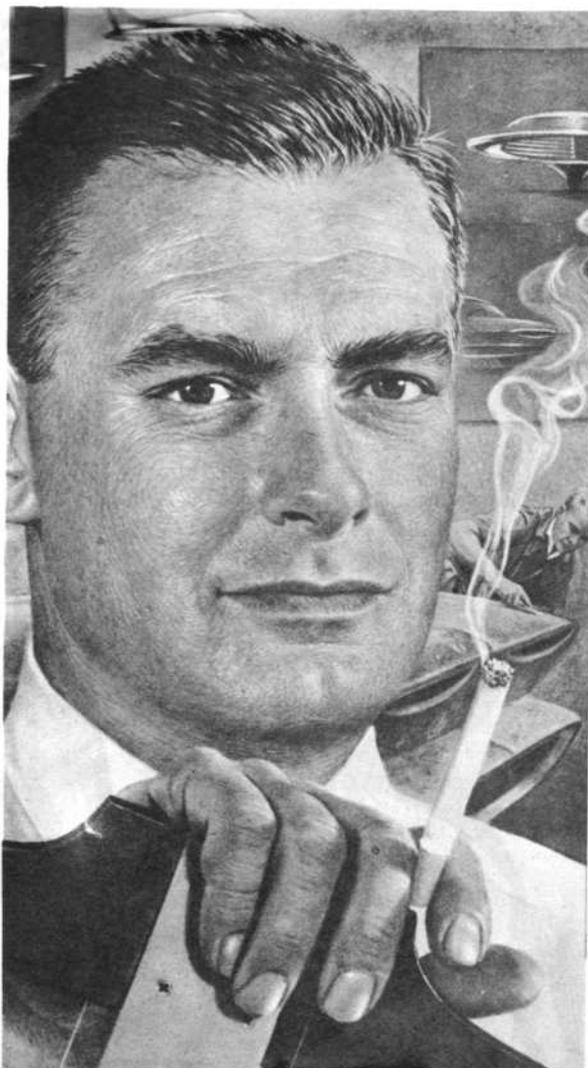
- Drieu La Rochelle : « La valise vide » (nouvelle tirée de l'ouvrage « Plaintes contre inconnu ») (NRF) - « Le feu follet » et « Adieu à Gonzague » (Folio)

- A. Breton : Anthologie de l'humour noir (livre de poche).

- J. Porel : Fils de Réjane.

- Louis Malle s'est inspiré de l'ouvrage de Drieu La Rochelle : « Le feu follet » pour en faire un film : « Le feu follet ».

Jean-François Charpin



Réfléchir... c'est son métier

IL SAIT
CE QU'IL FAIT
ET
CE QU'IL VEUT

Son raisonnement est logique et ses décisions dépendent de son jugement et non de sa fantaisie. Il a choisi VICEROY la cigarette filtre du fumeur exigeant.

Importée directement des Etats-Unis.
240 Frs le paquet de 20.



.ABONNEMENTS.

60 F les 13 numéros
120 F les 26 numéros

Nom :

Adresse :

CCP : PA 22.25.B. 31.4 - à envoyer à l'ordre de Nicolas TESTU

ANNÉE - 14 AV. Daumesnil - 75012 - PARIS

15

JOURS DANS LE MONDE



PARIS TRANSIT, en visite à PARIS pour quelques jours, Deux vedettes super-payées du petit écran. Elle, FARAH-FAWCETT MAJORS (« Charlie's Angels », plus connu chez nous sous le titre de « Drôle de dames ») a fait la conquête de l'Amérique par le seul effet de sa grâce et la candeur de ses yeux de nougatine slovaque. Lui, LEE MARJAW (« L'Homme qui valait 3 Milliards »), n'a rien perdu de sa superbe et de sa virilité au grand soulagement de ses nombreuses admiratrices. Que les esprits chastes se rassurent : il n'y a là aucune idylle illégitime, puisque LEE et FARAH ont uni leurs vies pour le meilleur et pour le pire, en grand secret, et que, après PARIS, ils se rendront aux Baléares pour terminer leur bref mais tendre voyage de noces. Tous nos meilleurs vœux à ce couple si sympathique !